

En y infusant sa fantaisie intime, Emmanuelle Antille restitue la sensibilité même de l'artiste folk-blues étasunienne, essentielle et méconnue

SUPPLÉMENT À LA VIE DE KAREN

BERTRAND TAPPOLET

Documentaire ▶ «Un film n'est pas un test de vérité. Le véridique peut suffire, le sensible est plus valable», posait Agnès Varda. Non sans évoquer l'approche de la réalisatrice française dans *Sans toit ni loi*, l'artiste lausannoise Emmanuelle Antille a construit un essai documentaire sensoriel et autofictionnel, visionnaire et plasticien. *A Bright Light – Karen and the Process* est conçu comme un puzzle et carnet de routes-rencontres autour d'une existence dévolue à un idéal de musique.

La lenteur vaporeuse, surnaturelle de berceuse préhistorique du chant de Karen Dalton, tour à tour rocailleux, *soul* rugueux et hululant-roucoulant, est servi par une réalisation axée sur la capillarité entre émotions, gestes, lieux abandonnés ou à deviner. Des paysages qui ont su apporter la sérénité à une musicienne alliant force, anxiété et fragilité, reprenant des thèmes introspectifs de l'histoire du blues (Jelly Roll Morton, Elmore James, Ray Charles).

Art de la révélation

Fan de Bessie Smith et du populaire Frankie Laine, Karen Dalton est l'une des rares femmes à participer au nouveau folk du début des *sixties*. Guitariste et banjoïste émérite, elle est admirée par ses pairs, Bob Dylan ou Richie Havens. Tôt aspirée par la drogue et l'alcool, à la recherche d'états de conscience altérés que le film, respectueux des amis croisés, n'aborde que par touches allusives (un poème, où Karen Dalton évoque l'amour «avec son masque tragique sous les aiguilles acérées»), elle achève son parcours précaire en 1993, à 55 ans.

Une existence en vingt-trois chansons conçues tels des conversations-récits avec l'auditeur, tant la musicienne se méfiait des enregistrements mortifiant leur pureté native. Titres des autres, dans la grande tradition folk. Compositions traditionnelles arrangées par elle et des morceaux dus à Fred Neil, Tim Hardin ou Dino Valenti. De Karen Dalton, restent deux albums sortis avant ses 33 ans et plusieurs disques post-mortem à partir de prises live pieusement conservées.

Son héritage paraît immense, de Nick Cave à Cat Power, de Joanna Newsom aux musiciennes suisses qui accompagnent la sortie du film durant un mois¹. Sur le site dédié au projet d'Emmanuelle Antille, l'ami éternel de la mu-



De Karen Dalton, restent deux albums sortis avant ses 33 ans.
DR

sicienne et légende de la guitare raga-folk veinée de flamenco, Peter Walker, pointe une révélation: «Le but de son art était... de styliser une chanson. Pour te faire ressentir tout ce que le compositeur avait mis en l'écrivant». On découvre aussi le batteur français de PJ Harvey, Jean-Marc Butty, jouant du rythme chamanique de sa scie musicale. Et à New York, le folk primitif de Larkin Grimm. Afin de «montrer comment la musique de Karen fait écho aujourd'hui, j'ai rencontré des musiciens contemporains», commente la cinéaste.

Au-delà du «biopic»

A Bright Light... se veut bien plus qu'un simple *biopic*, une recherche continue sous forme d'essai cinématographique au montage kaléidoscopique», selon sa conceptrice. Il agrège les textures filmiques, dont un Super 8 «onirique» fouillant la mémoire des sites visités. Jouant parfois des fenêtres pour recadrer-décaler la vision, l'opus fait du regardeur un glaneur-archéologue recueillant des fragments d'informations et souvenirs.

Comme depuis vingt ans dans le travail vidéo d'Emmanuelle Antille (*An-*



«Le propos de ce projet est de voir comment on peut vouer sa vie à la création...» Emmanuelle Antille

gels Camp, Les Nappes) se déploie une palette de frictions entre vies réelles, rêvées et inconscientes. Suivez les gestes des mains de la cinéaste (effleurement, cueillette, rituel), qui dialoguent avec ceux de la musicienne sur ses cordes, dont il ne reste comme seule archive que huit minutes extraites d'un reportage de l'ORTF tourné à Summerville (Colorado) en 1971. Le commentateur d'époque dit qu'elle refuse «l'exhibitionnisme comme le commerce des festivals». En voix off, la cinéaste joue de la mise en abyme. La cabane de chercheurs d'or où elle vit en communauté rappelle à la cinéaste *Wanda* (1970) de Barbara Loden, portrait d'une héroïne perdue refusant confusément l'American Way of Life et une société blafarde, indifférente au sort des laissés-pour-compte qu'elle a créés.

«Le propos de ce projet est de voir comment on peut vouer sa vie à la création... Il faut être prêt à prendre des risques, aller vers l'inconnu», confie-t-elle en voix off. De Jean Rouch et *La Pyramide humaine* (1961), elle a retenu le fait de donner à voir le cinéma comme un chantier. Son film est un ouvrage en cours de réalisation, qui ne dissimule

pas le charpentage de son édifice. Par exemple, le montage par «associations libres selon les images et ce que tu ressens» qu'évoque le musicien Billy Mitchell dépeignant Karen Dalton sous les traits de la «Billie Holiday de Greenwich Village» à New York. Elle en fut l'éphémère égérie des années 1960, y jouant dans des clubs aux côtés de Dylan et de tant d'autres.

«Inside Karen»

Par ses masques auréolés de plumes parant le trio féminin qui compose l'équipe de tournage, comme dans un tableau ethno-arté décalé, l'opus a retenu de la chanteuse les origines amérindiennes, de par sa mère Cherokee. «C'est une volonté, par ses corps-vecteurs, de lui redonner une enveloppe poétique, conceptuelle ou symbolique. Et de ne pas zoomer continuellement sur les rares archives ou photos d'elle», relève la réalisatrice.

Un filmage fidèle à l'esprit de la poésie de Karen Dalton, tramant la nostalgie de l'absolu au besoin d'infini, et publiée avec ses propres chansons en 2012. Soit une invite à entrer dans un espace premier, où l'intellect rend ses droits à l'instinct, à la beauté, à une merveilleuse naïveté. Et où le monde relève d'une présence brute, magique, douloureuse parfois, tutoyant l'avidité sauvage à vivre et à créer de la poétesse Sylvia Plath.

«Je vois un rêve méprisé / Je vois des légendes qui ne sont pas / Je vois la grâce refusée / Un jour le monde saura», concilie la musicienne dans son poème autobiographique, *Je vois la beauté*. Se dessine alors en creux dans le film le portrait d'une Karen Dalton perfectionniste, «aimantant les gens autour d'elle», pareille au visiteur révélateur imaginé par Pasolini pour *Théorème*. Une figure atemporelle qui bouleverse «le fonctionnement de chacun», «tout en amenant une réflexion»; précisément ce que devrait être l'artiste selon Emmanuelle Antille. I

¹ Projections avec performances de Laure Betris, Melissa Kassab et Dayla Mischler interprétant des titres chantés par Karen Dalton: du 28 janvier (Cinéma Empire, Genève) au 27 février (Astor, Vevey). Les Journées de Soleure montrent le film les 25 et 29 janvier. Rens: www.abrightlight.ch

L'art et ses lignes d'horizon

Exposition ▶ A la Villa Bernasconi, les artistes contemporains Marie Velardi et Benoît Billotte dialoguent autour de mises en perspectives temporelles et géographiques.

Deux pratiques, une seule ligne. Celle de l'horizon, qui donne son nom à l'exposition de Marie Velardi et Benoît Billotte à la Villa Bernasconi, à Lancy. Une frontière intangible, dont la vision n'est jamais exactement la même d'une personne à l'autre.

Dans un travail souvent produit in situ, la plasticienne genevoise Marie Velardi embrasse un horizon davantage temporel que physique. Qui n'hésite pas à prendre une option sur l'avenir, dans la grande installation présentée au rez-de-chaussée, *The Book of Possible futures* (2016), autour du magnifique poêle en faïence de la Villa. Constellation de textes calligraphiés, l'œuvre sur papier est le fruit de discussions menées avec des femmes indiennes lors d'une résidence Pro Helvetia à Mumbai. En anglais ou marathi, elles y exposent leurs vœux: «Nous nous affirmerons», «Nous célébrerons chaque naissance avec la même joie, fille ou garçon», «Nous ne vivrons plus dans la peur», etc.

Des *Temporal Maps* (2018) ponctuent les écrits, aquarelles qu'on retrouve aussi dans les étages. On y voit différentes représentations géométriques du



Marie Velardi, de la série *Impermanence* (2015).
VILLA BERNASCONI/LANCY, DYLAN PERRENOUD

temps, entre passé, présent et futur; de même qu'une figuration d'un univers constellé de différents systèmes solaires, qui embrouille le rapport distance-durée. Autour d'un fauteuil invitant au repos, l'artiste propose encore quelques lectures,

par le biais de textes choisis. Tout d'abord *Le Guide pratique du féminisme divinatoire* (2018) de Camille Ducellier, croisement des pensées radicales avec la tradition ésotérique des sorcières, qui comporte une image de Marie Velardi en couverture.

Celle qui s'est formée à l'ECAL, à la HEAD et en sciences politiques à Paris, expose encore plusieurs *Impermanence* (2015), ronds aquarellés alignés ou en anneau. C'est sans doute le lien formel le plus évident avec le travail de Benoît Billotte: on retrouve les cercles dans la plupart de ses propositions. Dont les différents horizons sont plus directement liés à certaines topographies, au gré d'une démarche volontiers voyageuse et arpenteuse, intéressée par la science autant que l'histoire.

C'est par exemple lors d'une récente résidence au Maroc qu'il a fait graver d'anciennes cartes maritimes sur des plateaux de cuivre. Il les expose avec des indiennes, ces tissus imprimés intimement liés au commerce triangulaire – ils servaient à l'achat des esclaves africains –, considérés comme l'un des premiers produits mondialisés.

Au rez-de-chaussée, c'est le symbole de la migration précaire qui accueille les visiteurs: un ensemble de cabas dit Barbès, en toile synthétique, dans lesquels l'artiste a fait découper au laser des motifs chinois. Comme autant de fe-

nêtres, ces ouvertures rappellent les moucharabieh des pays arabes, dispositifs de ventilation naturelle qui donnent leur nom à l'installation.

Avec *Moon* (2017), sur un mur teinté à la limaille de fer, Benoît Billotte rehausse de noir des représentations fantaisistes de la Lune réalisées au XIX^e siècle. Une interrogation du savoir scientifique qui se confronte à des images cette fois satellitaires de la même Lune et d'autres planètes, dans la série *Les Pléiades* (2017). Au centre des photos, un cercle rappelle la mire et contient des reproductions d'ondes cosmiques par le biais de limaille de fer, encore elle.

Formé à Metz, sa ville d'origine, avant la HEAD, Benoît Billotte est aussi l'auteur de *Campus Stellae* (2018), animation 3D de ce qui pourrait être une météorite. Le décor du film sonne faux, au même titre que la maquette d'une bâtisse futuriste devant laquelle prient trois astronautes de la NASA, dans le montage photo *Appollo/Futuro* (2012): *Campus Stellae* fait écho aux théories d'une fabrication 100% terrestres des images montrant l'alunissage humain en 1969. Ou quand l'horizon est non seulement subjectif, mais aussi made in Hollywood. SAMUEL SCHELLENBERG

Villa Bernasconi, 8 rte du Grand-Lancy, Lancy, jusqu'au 10 février, ma-di 14h-18h, www.villabernasconi.ch